

lui est de remonter la chute trop élevée qui se trouve à quatre milles de son embouchure.

La rivière Brochu, qui ne figure pas sur la carte, est une des rivières à truites les plus remarquables que j'ai vues. Deux de mes amis en ont pris 350 en trois heures, les plus grosses pesant deux livres et demi, les plus petites près de une livre.

Un mets royal est la truite de mer fumée, et Louis XIV qui aimait tant le hareng saur, très rare de son temps, s'en délecterait s'il allait sur les bords de la rivière Brochu ; . . . mais il est mort sans connaître ce poisson délicieux.

* * En arrivant aux Sept Iles, je me suis trouvé en plein camp sauvage, c'était l'époque de la mission annuelle, et près de trois à quatre cents peaux rouges s'y trouvaient rassemblés.

Parmi eux, plusieurs idolâtres qui descendaient pour la première fois au bord de la mer et que le Père Babel, oblat, a baptisés.

Le Père Babel, suisse, de Genève, est en Canada depuis trente neuf ans, et a toujours vécu au milieu des sauvages qu'il aime et qui lui rendent en respect et en dévouement l'amitié qu'il éprouve pour eux.

Je lui demandai s'il éprouvait parfois le désir de revoir sa patrie.

—A quoi bon, me répondit-il, tous mes amis sont morts, et je ne sais si je pourrais reconnaître mes frères qui vivent encore, mais que j'ai quittés depuis si longtemps. Et puis, je suis tellement habitué à la vie que je mène, qu'il me serait difficile de me plaire en Europe. Parfois, de loin en loin, je vais à Québec, mais au bout de quelques heures j'étouffe, mes poumons manquent d'air, et je me hâte de revenir à la côte.

Ces braves sauvages, je vous parlerai d'eux plus longuement, j'ai recueilli des renseignements très intéressants.

Lein Ledren



PAS DE MORALE, DES FAITS

...Qu'est-ce qu'un moraliste, si ce n'est un être qui prêche dans le désert ?

—C'est pourquoi je me garde bien d'être moraliste ; je me borne à vous raconter des faits, lorsque j'en connais, ou à vous communiquer des idées lorsqu'elles me passent par la tête.

Celles d'aujourd'hui m'arrivent à la suite d'une conversation entendue, il y a peu de jours, entre deux auteurs, dont l'un, très en vogue, vend ses livres et ses articles de façon à devenir riche, et l'autre, peut être plus honoré pour son vrai mérite littéraire, végète, dans un demi-oubli de ceux qui le connaissent, et à coup sûr très inconnu de la grande foule des lecteurs.

—Vous êtes tout simplement, mon cher, un imbécile, disait le premier à son triste interlocuteur. A quoi vous sert-il d'écrire des chefs-d'œuvre, si vos livres ne sont pas lus !

—Ils vivront plus tard, répondit le second, quand on aura appris à lire et à penser.

—Ah ! vous êtes de ceux qui écrivent pour faire vivre leurs livres ! Eh bien moi, mon cher, je pense le contraire, et j'aime mieux que mes livres me fassent vivre ! Ah ! continua-t-il en riant, que m'importeraient les honneurs qui me serait rendus plus tard par la postérité, si je mourais de faim pendant que je travaille !

Quelle réflexion cette boutade doit-elle faire naître dans notre esprit ? N'est-elle pas la preuve absolue que le goût du public est perverti, soit parce que l'on arrive à rencontrer une preuve infidèle des passions mauvaises que l'on trouve en soi-

même, soit que l'on se soit trop habitué à une littérature malsaine, dont les épices flattent des palais blasés par l'habitude de s'en nourrir.

Ils se trompent les auteurs qui prétendent qu'ils sont obligés, pour se faire lire, de s'abaisser au niveau intellectuel de leurs lecteurs ; ils ne sont alors que de bas flatteurs, aimant mieux, comme ce que je venais d'entendre, vivre de leurs livres que de les faire vivre.

Ils se trompent aussi les lecteurs qui s'étonnent, s'indignent devant cette littérature contemporaine, qui rampe si bas, qu'il faut presque se mettre dans la fange pour arriver à son niveau.

Nous sommes tous les complices de ce mal et de cette dépravation et l'auteur qui ne veut que courir à la fortune, et le public qui l'aide à y arriver.

Et peut-être aussi un peu les journaux qui, largement payés pour la réclame, exaltent des œuvres démoralisatrices qu'ils engagent à lire, sans se préoccuper le moins du monde des désastres qu'ils peuvent produire.

Ceux-là aussi veulent, quand même, vivre de leurs lignes, comme les premiers de leurs livres.

Au risque d'amener des sourires railleurs et des haussements d'épaules, je dirai : Est ce qu'ils ne s'intéressaient pas souvent à la lecture de Paul et Virgine, aux malheurs de Cymodocée ou aux ravissements d'Atala, ceux qui nous ont précédés dans la vie, et qui s'attristaient et pleuraient avec Werther, lorsque nous n'arrivons, aujourd'hui qu'à frémir de peu ou d'horreur, ou à nous sentir excités par les plus mauvaises passions !

Que faudrait-il pour remettre à la place d'où nous la tirons toute cette fange dangereuse qui fait à tous la plus déplorable des éducations ?

Comme cause morale, il faudrait le dégoût des lecteurs, communiqué et amené par ceux qui, lisant beaucoup, peuvent comparer et juger.

Comme cause physique, il faudrait des éditions et des bibliothèques à un tel bon marché, que tout le monde, même ceux qui ne peuvent rien donner au luxe, puisse acheter de bons livres et les lire, quand on ne fait cela, au contraire, que pour les productions mauvaises données, distribuées, et dont le public s'empare avec avidité, s'en repaisant comme font les enfants, du jouet que, sans discernement, on leur jette en pâture.

—Et oui certes, vous avez raison, mille fois raison, me semble-t-il entendre de toutes parts comme un long cri d'approbation : mais que puis-je faire à cela, moi seul, moi qui n'ai que mon opinion et mon sentiment devant les opinions et les sentiments contraires de la foule ?

Essayez seulement, et vous ne tarderez pas à voir quel en sera le résultat !

Laissez de côté le livre que vous avez jugé mauvais, et vos fils et vos filles se demanderont pour quoi vous ne le lisez pas.

Laissez le mauvais livre, et votre esprit reposé, votre cœur dégonflé d'un reproche presque inconscient jusque-là, vous conduiront à prendre celui qui les guidera d'une façon moins passionnée peut-être, mais à coup sûr plus honnête.

Cet exemple, d'abord unique, ne pourra manquer de trouver des imitateurs.

Car, si parmi ceux qui paraissent s'étonner et s'indigner, il en est quelques-uns qui manquent de bonne foi ou de sincérité, il en est de sincères, au contraire, qui laisseront de côté non seulement les crimes abominables qui ont presque pris la mission d'enseigner la manière de les commettre, mais aussi ces passions mauvaises devant lesquelles nous devrions fermer les yeux, pour ne les ouvrir que devant les sentiments nobles que peut faire naître l'amour du beau et du vrai, que nous ne pourrions acquérir que par une éducation nouvelle.

Triste fin de siècle, qui nous fait désirer plus ardemment l'arrivée de celui qui va venir !

CATHERINE PARR.

ELLE ET LUI !

Ils étaient beaux, jeunes, pleins d'illusions dorées de rêves heureux et charmants !

Enfants ils s'étaient connus ; avec les années leur amitié n'avait fait que grandir ; pour eux, ce n'était plus une de ces unions basées sur des qualités ou une similitude de goût, car l'amour avec

son feu divin, ses nobles aspirations, son sublime langage, s'était emparé de leur être, et consumait de son ardente flamme ces deux cœurs que les chagrins n'avaient pu encore blesser.

Quoi de plus beau, de plus grand que ce lien mystérieux qu'on appelle l'amour ! De combien d'exploits fameux, de faits héroïques, d'actions sublimes et admirables dont il a été le principal moteur ? N'est ce pas avec lui que la religion du Christ a fait le tour du globe et élevé ces temples immenses où un peuple de frères vient se prosterner devant le Dieu qui régit l'univers ?

Elle et Lui semblaient ne plus appartenir à cette terre de misères et d'infortunes ; vivant dans les régions élevées qu'embaument les plus doux parfums de l'amour, ces deux âmes s'étaient fondues, en une seule, possédant ainsi les mêmes désires, ressentant les mêmes sensations ! Ils buvaient avec ivresse à la coupe du bonheur, et lorsqu'on rencontrait sur la route ces deux jeunes gens se disant à l'oreille de bien douces choses, on ne pouvait s'empêcher de dire : "Qu'ils sont heureux !"

Hélas ! le bonheur ici-bas c'est le papillon qui frôle de ses ailes toutes les fleurs sans s'y reposer, c'est l'oiseau qui, dans son vol rapide, passe et repasse devant nos yeux, et disparaît pour toujours, c'est la rose, belle et éclatante, qu'une main cruelle arrachera de sa tige.

Confiants dans leur destinée, ils s'étaient fiancés, et le vieux curé de leur village, lui qui les avait baptisés et s'était plu à les encourager dans cet amour si pur, les avait unis avec joie, mais Dieu avait des desseins secrets sur eux.

Leur mariage avait été fixé au 30 octobre ; elle, après un assez long voyage qu'elle fit avec son père tomba gravement malade.

Bientôt, ces joues creuses et pâles, cette voix sourde et à peine distincte, ce regard d'un éclat extraordinaire, ce flot de sang qui, après une toux opiniâtre, montait à sa bouche et humectait ses lèvres blanches, tout annonçait chez elle les terribles ravages de la consommation.

Lui, quoique brisé par le chagrin, n'avait point cependant perdu toute espérance : "Dieu, se disait-il, ne peut me ravir cette âme."

On était arrivé au 30 octobre ; un silence mystérieux planait sur la campagne ; tout était triste dans la nature. Les arbres, dépouillés de leurs vertes feuilles, présentaient au regard leurs membres nus et décharnés ; un vent glacial soufflait avec violence sur ces lieux qui, naguère, ne respiraient que joies et plaisirs.

Dans ce jour qui devait être le couronnement de son amour, la réalisation de ses rêves de bonheur, son âme brisant les liens qui la rattachaient à la terre, s'envolait aux pieds du Très Haut.

Qu'elle était belle sur sa couche funèbre dans cette ravissante toilette de mariée, qu'on lui avait mise sur sa demande expresse ! Elle semblait dormir ; ses yeux fermés, ses traits calmes et reposés, ses lèvres qui possédaient encore un vague sourire, donnaient à sa figure un aspect trompeur, mais les cierges allumés qui environnaient son lit, le prêtre récitant d'une voix émue les versets sublimes du *De profundis*, un jeune homme prosterné sous le poids d'une grande douleur, annonçaient que là gisait une personne enlevée au milieu de ses rêves et de ses illusions.

Pauvre fille, elle n'avait fait que passer !

Elle était du monde où les plus belles choses
Ont le pire destin ;
Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses
L'espace d'un matin.

Morte dans cette triste saison où la nature semble se plonger dans un deuil profond, à l'approche du linceul immense qui bientôt la couvrira, elle était comme ces fleurs qui perdent, sous la brise glaciale de l'automne, leur arôme et leurs riches couleurs pour tomber fanées sur la terre froide et y périr.

G. Pierre Bidard

On n'écrit guère avec un poignard, on peut tuer avec la plume.—G.-M. VALTOUR.